

saisi d'une sorte de délire, se mit à battre des entrecuirs, tandis que Passe-la-Jambe esquissait les figures les plus fantaisistes d'une *tulipe orageuse* insensée, tout en se chantant à lui-même le quadrille d'*Orphée aux enfers*.

—Assez de chahut comme ça ! fit tout à coup Tromb-Alcazar. Parlons sérieusement des affaires sérieuses. Qu'est-ce que tu dis de la situation, mon fiston ?

—Je dis que ça se corse.

—Hein ! crois-tu que le magot prenne du ventre ?

—C'est-à-dire qu'il en devient hydropique, le magot. Faudra lui opérer une ponction !..... Nous sommes en train, pour le quart d'heure, de nous amasser des rentes.

—Je ferai une commande d'essence de myrte, reprit Tromb-Alcazar. C'est ça qui est un bon placement.

—Et moi, j'ai envie de joindre les portes-monnaies à quarante-cinq centimes, et les ronds de serviette en moiré métallique, à ma spécialité d'anneaux brisés et de chaînes d'acier..... Qu'est-ce que tu en penses ?

—Mauvaise idée ! La parfumerie, vois-tu, mon fils ; ne sortons pas de là, et parlons de notre commanditaire.

—Il a l'air d'un daim huppé, le bourgeois.

—Oui, oui, c'est un particulier cosu. Il ne regarde pas plus à vous coller un jaunet, que d'aucune à vous lâcher cinquante centimes.

—Ah ça ! mais, qu'est-ce qu'il peut bien vouloir faire de l'adresse des saltimbanques ?

—Comment, imbécile ! s'écria Tromb-Alcazar avec un gros rire, tu n'as pas compris ?

—Quoi donc ?

—Es-tu assez rosière pour ton âge !

—Possible, mais je demande le mot de la charade.

—Eh bien ! le particulier en tient pour Georgette.

—Tu crois ?

—Ça saute aux yeux ! En faisait-il assez de questions ! Moi je l'ai vu venir tout de suite. Ça va être une mine d'or, une petite Californie. Nous l'exploiterons *naturellement*, nous lui ferons ses commissions. Mais faudra se défier de la mère. J'ai dans l'idée qu'elle ne prendrait pas bien la chose, et que si elle se doutait de n'importe quoi, elle ne se gênerait guère pour nous arracher les yeux.

—Suffit, on aura l'œil.

—Attention, voici du monde. En avant le boniment. Du savon au miel, extra-fin, dulcifié, rectifié, sortant des ateliers de M. Piver. C'est trente-cinq centimes..... sept sous !

Des anneaux brisés, des chaînes d'acier..... la sûreté des montres, le désespoir des voleurs..... quinze centimes, trois sous !

Georges de la Brière et Lionel Morton descendaient ensemble l'escalier de la baraque, après avoir assisté à la représentation presque entière.

Le Français avait l'air soucieux.

—Qu'avez-vous donc, mon cher Georges ? lui demanda Lionel.

—Je suis triste.

—Pourquoi ?

—Parce que je ressens pour vous une vive affection, et que je vous vois, avec douleur, vous engager dans une voie funeste.

—Je vous comprends mal, ou plutôt je ne vous comprends pas. Expliquez-vous.

—Ne m'avez-vous pas dit, il n'y a qu'un instant, que vous persistiez, malgré tout, dans votre résolution ?

—Sans doute.

—Et, après le spectacle auquel vous venez d'assister, vos désirs et vos volontés sont toujours les mêmes ?

—Assurément.

—Eh quoi ? l'idée de vous donner une belle-mère qui croque des poulets crus, avale des étoupes enflammées, jongle avec des poids de cinq cents et soulève un tonneau à la force de la mâchoire, ne vous épouvante pas ?

—Ma foi, non. Ce n'est point ma belle-mère que j'épouserai. Je ne sais d'ailleurs si vous avez fait attention à sa figure, elle a l'air de la plus brave personne du monde.

—Mordieu ! je suis loin de dire le contraire. La jeune sœur aussi est charmante ; elle danse le fandango comme un ange et elle exécute les sauts périlleux avec une grâce parfaite. Mais sera-t-il fort agréable pour vous, si vous épousez Mlle Marthe, de songer que tandis que votre femme fera les honneurs de votre salon, sa mère et sa sœur batront la grosse caisse sur la place publique, en maillots couleur abricot, pour attirer les badauds et gagner quelques gros sous ?

—Supposition purement gratuite, et qui ne se réalisera certainement pas.

—Pourquoi donc ?

—Parce que en épousant Marthe, j'assurerai la fortune de toute sa famille, et ces braves gens, n'ayant plus besoin de travailler pour vivre, deviendront de purs et simples bourgeois.

—Qui vous dit qu'ils accepteront vos bienfaits ?

—Sous quel prétexte les refuseraient-ils ?

—On a vu de pauvres diables de cette espèce faire profession de fierté.

—Tant mieux, alors ; ce sont de grands cœurs ! Sans compter que peut-être ils sont saltimbanques par vocation, et ne voudront point quitter leur état.

—De mieux en mieux, car dans ce cas, je les regarderai comme de vrais artistes, et j'aurai pour eux le plus grand respect.

—Ah ! vous avez réponse à tout !

—Ce qui prouve bien, cher ami, que la raison est de mon côté.

—Lionel, je vous en supplie, réfléchissez encore. Ne commettez point une irréparable folie. Songez que vous avez une fortune, une situation, un nom honorable, dont vous êtes responsable devant le monde.

—Que m'importe le monde ? Je ne me soucie pas plus de lui qu'il n'a souci de moi. Je ne cherche que mon bonheur.

—Il est bien rare de trouver le bonheur dans une union disproportionnée. Oubliez cette enfant !

—Je l'oublierai si peu que je veux, dès demain la demander en mariage à sa mère.

—Dans cette baraque ?

—Non, chez elle.

—Vous ne savez seulement pas où elle demeure.

—C'est vrai, mais je vais le savoir.

—Allons, décidément, mon ami, vous êtes plus qu'excentrique, vous êtes fou !

—Lionel Morton se contenta de sourire et regarda autour de lui. Il aperçut Tromb-Alcazar qui venait d'opérer le placement d'un savon au miel, et rayonnait. Il lui fit un signe.

—L'industriel accourut, suivi de son jeune associé, Passe-la-Jambe.

—Si c'est pour de l'essence de myrte, dit-il, j'en aurai demain une forte partie, dans des prix doux. Milord n'a qu'à parler.

—Milord désire peut-être des porte-monnaies, et des ronds de serviette en moiré métallique, ajouta Passe-la-Jambe. J'aurai demain tout ce qui se